

je les aime dans tous les pays du monde et quel que soit le gouvernement qui les régit. Mais comment une chouane a-t-elle pu se décider à sauver un bleu ?

—Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que c'est bien à cette jeune fille que je dois la vie. C'est dans un de ces combats partiels que les Vendéens nous livraient si souvent et dans lesquels ils nous harcelaient. Dans chaque parti, il se faisait des prodiges de valeur ; parfois nous étions vaincus, et parfois vainqueurs. Lorsque des prisonniers tombaient entre nos mains, nous les passions aussitôt par les armes ; les Vendéens faisaient tout de même, par système de représailles. La troupe dont je faisais partie fut un jour assaillie par une centaine de chouans, alors qu'elle escortait un convoi de vivres venant de la Rochelle, à cette endroit de la route où nous sommes descendus de voiture ; nous résistâmes vaillamment ; nous nous battîmes en désespérés ; mais nous dûmes succomber. Mes compagnons tombèrent tous, entendez-vous, tous autour de moi qui n'étais que blessé. Je fus hissé sur une des voitures du convoi et amené au bourg de G***, alors au pouvoir des insurgés. Deux Vendéens se chargèrent de me descendre de la charrette, et je dois leur rendre cette justice, qu'il procédèrent à cette opération avec toute la brutalité possible. Aussitôt que le capitaine de la paroisse me vit à terre, il vint près de moi pour tâcher de m'arracher quelques secrets importants sur la situation présente des postes républicains. Je refusai de répondre à ses questions, et lui, en me tournant le dos, dit à quelques paysans qui se tenaient près de là surveillant tous mes mouvements :

—Qu'on le fusille à l'instant.

En entendant ces paroles, je ne pus que m'écrier :

—Oh ! ma pauvre mère ! mon Dieu, ayez pitié de moi.

Et puis, résigné, j'attendais la mort, quand une jeune fille, une enfant d'une douzaine d'années se jeta au devant du capitaine de paroisse, en criant :

—Mon frère ! mon frère ! il a une mère. Puisqu'il est blessé, il mourra si Dieu le veut. Mais je te supplie, mon bon frère, ne le fait pas fusiller. Il est si faible qu'il ne peut nous faire aucun mal.

Sa voix était si expressive et son accent si énergique, que tous les brigands demeurèrent immobiles. Le capitaine considéra sa sœur quelques instans, la baisa au front, et, après avoir ordonné à ses compagnons de s'éloigner, se retira lui-même, en disant :

—Il m'est défendu de le sauver ; mais je puis bien le laisser mourir en paix.

Quand je fus seul avec la jeune fille, je lui pris les mains que je baisai avec un profond sentiment de reconnaissance, tandis qu'avec son mouchoir blanc, elle étanchait le sang, qui sortait de mes blessures.

—Tachez de vous traîner jusqu'à notre demeure, me dit cet ange, avec un accend d'indéfinissable bonté. Ma mère, qui est bonne, ne vous refusera pas l'hospitalité. Ce sera pour vous un asile sûr, et mon père, soyez-en assuré, vous défendra contre toute attaque des Vendéens.

—Mais votre père, lui répondis-je est un chouan et il hait les bleus ?

—Oui, Monsieur, sur les champs de bataille, parce que cela doit être ainsi : mais lorsque les bleus sont sans défense et blessés, il peut leur offrir l'hospitalité.

Je me levai, et conduit par celle qui se faisait mon bon ange, j'arrivai bientôt malgré les souffrances que me causaient mes blessures, dans une maison de peu d'apparence, mais où régnaient toutes les vertus. La mère de ma libératrice me reçut à bras ouverts

et me prodigua les soins les plus intelligents, les plus dévoués, les plus empressés, sans jamais me demander qui j'étais, sans s'informer même de mon nom... Dans cette paisible retraite, je passai les jours les plus heureux de ma vie, auprès de ma Marie. Pauvre enfant ! quelle candeur enchanteresse !... Tenez, Félix, voulez-vous que je vous dise tout ?... Je crois que j'en étais amoureux.

—Comment ! amoureux d'une enfant, interrompit le capitaine.

—Oui, amoureux d'une enfant ! Je ne l'ai point aimée comme on n'aime d'ordinaire les femmes, pour ses attrait et sa beauté ; je l'ai aimée comme un père aime sa fille.

—Et vous ne lui avez jamais confié votre amour ?

—M'aurait-elle compris ? Mais, tenez, voici la conversation que nous eûmes la veille de mon départ ; car une trêve de quelques jours ayant été signée, remis de ma blessure, je voulus aller rejoindre mon corps.

—Marie, lui dis-je, chère Marie, je vais partir ; il le faut ; mais, en méloignant, j'éprouve un profond regret de ne pouvoir rien vous offrir pour adoucir le sort de vos parens.

—Oh ! me répondit-elle, bien que pauvres, nous sommes heureux, parce que je suis sûre maintenant que, quoi qu'il puisse advenir, notre demeure sera respectée des bleus comme des nôtres. J'aimerais bien mieux un souvenir du cœur que toute autre chose.

—Un souvenir du cœur ! lui dis-je. Oh ! toute ma vie je penserai à vous, car je vous aime.

—Oh ! que dites-vous, mon Dieu ! s'écria-t-elle en sautant de joie : moi aussi je vous aime, oh ! je vous aime bien, quoique vous soyez bleu. Si mon père le savait, il me gronderait sans doute ; mais je n'y puis rien. Il me semble que j'ai toujours vécu avec vous, et je me trouve aussi à l'aise près de vous que près de mon frère. Hier, quand mon père vous a donné le sauf-conduit que vous lui avez demandé, je vous en voulus de nous quitter, et puis je me mis à pleurer pendant toute la soirée ; nous ne sommes pas de la même opinion.

—Marie, ne pleurez pas. Je jure que je reviendrai vous voir. Bientôt je serai riche, et alors... mais vous, me promettez-vous de m'attendre ?... Vous êtes un enfant, et vous m'oublierez, j'en suis sûr.

—Oh ! une enfant ! me répliqua-t-elle en faisant une délicieuse petite moue et en s'élevant sur la pointe des pieds... je vais avoir treize ans à Pâques... Tenez voyez-vous cette branche de rameau bénit ?... C'est elle qui me dira si vous m'oubliez.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Elle le vit et reprit vivement.

—Ah ! oui, vous, soldats républicains, vous riez de ce que vous appelez nos superstitions.

—Non, ma fille, je ne ris que du pouvoir que vous attribuez à ce rameau.

—C'est égal. Je vais vous expliquer ce mystère. Ce rameau se conserve intact en mémoire d'une personne aimée. Quand l'oubli survient, le rameau se dessèche et meurt... mais tant qu'il reste encore une seule feuille à la branche, toute espérance n'est pas perdue.

—C'est bien, lui dis-je. Je vous jure que votre rameau demeurera toujours entier.

L'heure du départ arriva et je ne me séparai de mes bons hôtes qu'en versant des larmes de reconnaissance. Marie monta au grenier et demeura à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle ne pût plus m'apercevoir ; et moi, de temps en temps, je retournais